

rales sur les langues, leur filiation, leurs rapports et leurs différences, mettre en œuvre et coordonner les recherches nouvelles des philologues de l'Allemagne et ajouter lui-même un grand nombre de renseignements puisés aux sources. Il séjourna à Paris jusqu'en 1832 et y publia successivement des tableaux statistiques de la Russie, de la France, des Pays-Bas, etc., ainsi que les ouvrages suivants : la *Monarchie française comparée aux différents Etats de l'Europe* (1823); *Balance politique du globe* (1828); *L'Empire russe comparé aux divers Etats du monde* (1829); *Traité élémentaire de Géographie* (1830-31), d'après les notes inédites de Malte-Brun; enfin, il y termina son *Abrégé de géographie*, rédigé sur un plan nouveau, excellent manuel où il a résumé, en un seul gros volume in-80, toute la science géographique dans son état actuel, ainsi que les connaissances qui s'y rattachent. Cet ouvrage, justement estimé, a été traduit dans toutes les langues de l'Europe. Balbi a reçu, pour ses différents travaux, des communications précieuses qui lui étaient fournies par des savants de premier ordre, qu'il a toujours scrupuleusement nommés. Parmi ses ouvrages, il faut citer encore : *Statistique comparée de l'instruction et du nombre des crimes* (1829).

BALBIDE s. f. (bal-bi-de—du grec *balbis*, idos, même sens). Antiq. gr. Ligne qu'on traçait sur le sol de l'hippodrome pour servir de point de départ aux concurrents.

BALBIN (Cécilius Caelius), empereur romain, mort à Rome en 238. Sénateur et deux fois consul, il fut chargé de l'administration de plusieurs riches provinces. Après la mort de Gordien, lorsque Maximin s'avancait contre Rome, à la tête d'une puissante armée, le sénat élut empereurs Maxime et Balbin. Mais le peuple, mécontent de ce choix, voulut les faire révoquer, et la sédition prit un caractère tellement menaçant que, pour l'apaiser, il fallut lui montrer le jeune fils de Gordien, revêtu de la pourpre et portant le titre de César. Maxime partit ensuite pour aller combattre Maximin. Balbin, resté seul à Rome, était trop vieux et trop faible pour contenir une populace toujours avide de désordres. La sédition se ralluma, les prétoriens furieux mirent le feu en plusieurs endroits de la ville, les malfaiteurs profitèrent du tumulte et se livrèrent au pillage. Cependant Maxime revint après avoir vaincu Maximin, et les deux empereurs gouvernèrent pendant quelque temps avec sagesse et modération. Mais la méfiance se mit entre eux : Balbin enviait à Maxime sa gloire militaire, et celui-ci enviait à Balbin l'illustration de sa naissance. Les soldats en profitèrent pour se défaire de l'un et de l'autre et se donner un empereur choisi par eux; ils se jetèrent sur les deux princes, les dépouillèrent de leurs habits impériaux, les traînèrent dans les rues de Rome, où ils les tuèrent après leur avoir fait subir les plus grossiers outrages. Balbin et Maxime étaient vieux l'un et l'autre et ils ne régnerent qu'un an. Balbin était digne d'un meilleur sort par ses mœurs douces, son éloquence et son talent pour la poésie.

BALBIN ou **BALBINUS** (Aloys-Boleslas), jésuite érudit, né à Königsgatz en 1611, mort en 1689. Il s'est occupé toute sa vie de recherches sur l'histoire de la Bohême. Ses travaux les plus importants sont : *Epitome historica rerum bohemicarum*, etc. (Prague, 1677); *Miscellanea historica regni Bohemorum*, etc. (Prague, 1679-87), ouvrage inachevé et qui traite de l'histoire naturelle, des peuples, de la topographie, des saints, des généalogies, etc. de la Bohême.

BALBIN (Paul), médecin, savant et littérateur italien, né à Bologne, vivait dans la seconde moitié du xviii^e siècle. Il professa la médecine et l'anatomie dans sa ville natale, et communiqua à l'Institut de Bologne, dont il était membre, plusieurs mémoires d'un grand intérêt sur les inégalités du baromètre de Torricelli, sur la fabrication du verre, etc. On a aussi de lui quelques productions littéraires.

BALBIS (Jean-Baptiste), savant botaniste italien, né à Moretta (Piémont), en 1765, mort en 1831. Il fit ses études à l'université de Turin et y reçut le diplôme de docteur en médecine. Mais il s'appliqua surtout à la botanique, sous la direction d'Albioni, à qui il succéda plus tard dans sa chaire. Après la conquête du Piémont, en 1798, le général Grouchy l'avait nommé membre du gouvernement provisoire. Il fut aussi chargé de la direction du jardin des plantes de Turin, et il enrichit ce jardin de plusieurs espèces nouvelles, dont il donna la description dans des Mémoires publiés par l'Académie de cette ville. En 1814, il se retira à Pavie, près de son ami Nocca, qu'il aida dans la publication de la *Flora Ticinensis*; puis il vint en France, où il obtint, en 1819, la chaire de botanique et la direction du jardin des plantes à Lyon. Il a laissé de nombreux ouvrages sur la botanique, entre autres une *Flora Taurinensis* et une *Flora lyonnaise*.

BALBIS (Silvio), littérateur piémontais, né à Caraglio, en 1737, mort en 1796. On cite parmi ses écrits une *Paraphrase poétique de Nahum* (1762), et des *Poésies diverses* fort goûtées de son temps et dont quelques-unes sont en dialecte piémontais.

BALBISIE s. f. (bal-bi-zi—du nom de

Balbis, botaniste italien). Bot. Genre de plantes de la famille des composées, tribu des sénecionidées, comprenant une ou deux espèces qui croissent au Mexique : *La Balbisia à longs pédoncules* est une plante herbacée annuelle. (Thiébaud de Berneaud.)

BALBISIE, ÉE, adj. (bal-bi-zi-é—rad. *balbisie*). Bot. Qui ressemble à une balbisie. — s. f. pl. Groupe de plantes de la famille des composées, ayant pour type le genre Balbisie.

BALBO (César), homme d'Etat, historien et publiciste italien, né à Turin en 1789, mort en 1853. Il descendait de l'ancienne et illustre famille des Balbes, de Chieri. Fils du comte Prosper Balbo, l'un des principaux hommes d'Etat du Piémont, César passa son enfance auprès de lui, dans l'exil à Florence; de retour à Turin, il commença, en 1807, son cours de droit et fut nommé auditeur au conseil d'Etat de l'Empire français, dont le Piémont faisait alors partie. En 1808, il fut envoyé à Florence, et en 1809 à Rome, comme secrétaire des juntes de liquidation de Toscane et des Etats romains; puis, dans l'Illyrie avec la même qualité. Enfin, il fut attaché au ministère de la police, et en dernier lieu au ministère de l'Intérieur.

Au moment de la chute de Napoléon, un conseil de régence fut établi à Turin, en attendant l'arrivée du roi de Sardaigne; le comte Prosper en fut membre, et César fut nommé chargé d'affaires de la Régence à Paris. Quelque temps après, son oncle, Gaetan Balbo lui succéda, comme ambassadeur du roi, et César porta à Turin le traité de Paris. Il y retrouva le nouveau gouvernement installé comme si les quinze années du règne de Napoléon n'eussent pas existé : l'almanach royal de 1799 avait été exhumé, et tous les survivants avaient été remis en possession de leurs anciennes charges. Mais écoutons César Balbo lui-même : « Les non-sens, les caricatures, les absurdités issues de ce régime formeraient un tableau à part. Ceux qui n'avaient rien fait pendant quinze ans obtenaient de l'avancement dans l'armée; quant à ceux qui s'étaient fait rompre les os pour l'honneur du pays et de l'Italie, à Baylen, à Wagram, à la Moskowa ou à la Bérésina, on les faisait descendre de grade ou on les laissait, comme des étrangers, au service de la France. »

Ce spectacle inspira à César Balbo une vive répugnance pour les emplois publics; il refusa diverses charges et se contenta d'entrer dans la milice en qualité de lieutenant d'état-major. L'année suivante, lorsque l'armée piémontaise entra en Dauphiné, pendant les Cent-Jours, il accompagna le général Giffenga, un vétéran des guerres de l'Empire, prit part à la prise de Grenoble et fut nommé capitaine.

Après la paix, son père ayant été nommé ambassadeur à Madrid, César le suivit comme gentilhomme d'ambassade, avec le grade de major d'état-major, et le remplaça, en 1818, comme chargé d'affaires. Il revint à Turin en 1819, et prit alors du service actif comme major (chef de bataillon) d'infanterie.

Sur ces entrefaites éclata la révolution d'Espagne, puis celle de Naples, tandis qu'en Piémont les libéraux préparaient, surtout dans les rangs de l'armée, le mouvement constitutionnel de 1821. César Balbo avait dès lors des opinions bien arrêtées, mais il croyait la révolution inopportune et dangereuse. Sa devise était : Attendre, attendre et toujours attendre. Influencé par Santa-Rosa, chef du parti libéral, il se déclara l'adversaire des sociétés secrètes et des révolutions militaires; quant à la révolution populaire, écrivait-il dans cette profession de foi, elle était impossible. Il était partisan de la monarchie constitutionnelle sous la maison de Savoie : « Que tous ceux qui ont cette opinion la manifestent ouvertement, disait-il, jusqu'à ce que le vœu individuel devienne le cri public; que si le changement désiré se fait attendre, qu'on ne perde pas courage, parce que tôt ou tard notre génération arrivera au timon des affaires, et alors elle atteindra le but. » En un mot, il repoussait l'insurrection et ne croyait qu'à la force de l'opinion. Il s'attendait, d'ailleurs, à voir ses conseils modérés mal reçus par les deux partis. Les événements de 1821 lui donnèrent malheureusement deux fois raison. Lorsque le mouvement militaire, qui fut bientôt suivi de l'invasion autrichienne et de la déroute de Novare, eut éclaté, il s'était immédiatement séparé de Charles-Albert, prince de Carignan et partisan de la constitution, qu'il jura pour l'abandonner quelques jours plus tard. Malgré la fidélité que Balbo avait montrée au gouvernement dans cette circonstance, son attachement connu pour Charles-Albert, son intimité avec Santa-Rosa, lui attirèrent les injustes soupçons du nouveau roi Charles-Félix. La fierté de Balbo se révolta d'une aussi aveugle ingratitude; il donna sa démission de son grade et prit volontairement le chemin de l'exil.

Il habita successivement la Provence, où il avait des parents, puis Paris, où il se maria, et obtint en 1826 de séjourner à Turin.

En 1830, il publia le fruit de ses études : deux volumes de son *Histoire d'Italie* depuis la chute de l'empire romain, en 476, jusqu'à la fin de la domination des Lombards, en 776; il donna en outre quatre nouvelles, et la traduction des *Annales* de Tacite.

L'avènement de Charles-Albert au trône

(1831) ne fit pas sortir Balbo de la vie privée. Le prince de Carignan avait eu des torts graves envers son ancien et fidèle ami : après les événements de 1821, le prince pouvait d'un mot justifier Balbo; il ne le fit pas, malgré les appels réitérés que celui-ci lui adressa. Tout ce que Balbo gagna au nouveau règne fut d'être nommé colonel en expectative, c'est-à-dire sans paye ni activité. C'est de cette époque que date son livre *Pensées et exemples* (publié seulement en 1854). De 1833 à 1837, il perdit successivement sa femme, sa mère et son père.

C'est en 1844 que parut l'ouvrage qui porta le nom de Balbo à l'apogée de sa gloire : les *Esperances de l'Italie*, qui suivit de près le livre de Gioberti sur la *Primauté morale et civile des Italiens* et le compléta. Balbo pose en principe que cette primauté n'est possible que par l'indépendance nationale, toute confédération italienne était impossible tant que l'étranger posséderait une partie de la Péninsule. Il vit la solution de la question italienne dans celle de la question d'Orient, et, en échange du Lombard-Vénitien, il proposait à l'Autriche la réunion des principautés danubiennes. Malgré les antécédents de Charles-Albert, Balbo pensait que la direction du mouvement libéral, constitutionnel et fédératif devait lui être laissée.

Ce livre courut toute l'Italie, et toutes les voix joignirent le nom de Balbo à celui de Gioberti et d'Azeglio. Dans un écrit postérieur à cet ouvrage, il prophétisa que, par la seule puissance de l'opinion, et dans dix ou vingt ans, l'Italie serait forte et unie. Son influence ne fit que grandir. Pendant les trois années qui suivirent, il publia plusieurs articles dans le *Risorgimento* de Turin, journal des libéraux modérés, dans la *Patria* de Florence, etc., ses *Etudes sur la guerre de l'indépendance* d'Espagne et de Portugal. En février 1848, Charles-Albert, à la veille de promulguer le Statut fondamental, nomma le comte Balbo président de la junte chargée de rédiger la loi électorale; ce travail fut fait en quinze jours, et cette loi électorale est encore en vigueur dans le royaume d'Italie actuel. Le mois suivant, Balbo fut appelé à la présidence du premier ministère constitutionnel. Ce ministère, attaqué fortement par la gauche, devait succomber le 28 juillet 1848, après la défaite de Custoza. Mais quelques jours auparavant, le vieillard s'était souvenu de son grade de major-général (général de brigade) et on l'avait vu, entouré de ses cinq fils, combattre à la victoire de Pastrengo.

Redevenu simple député, il siégea toujours à la droite modérée et se montra constamment partisan convaincu du pouvoir temporel du pape. La mort d'un de ses fils, tué à Novare, ne l'empêcha pas d'accepter une mission, infructueuse du reste, auprès du pape, à Gaète.

Toujours ferme et immuable dans ses convictions, cet homme, qui avait tant fait pour son pays, se dépopularisa par l'opposition qu'il fit, en 1850 et 1852, aux deux projets de loi présentés par le ministère d'Azeglio sur l'abolition du droit ecclésiastique et sur le mariage civil. Balbo était désormais trop dépassé par l'esprit de son époque et par les événements pour pouvoir songer à revenir aux affaires; l'avènement du ministère Cavour (novembre 1852) le rendit à la vie privée. Il mourut l'année suivante. Une statue de marbre blanc lui a été élevée dans le jardin public de Turin. Les *Méditations historiques*, les *Pensées et Exemples*, le livre des *Révolutions*, celui des *Esperances*, la *Vie de Dante*, suffisent pour assurer à César Balbo une place parmi les plus illustres penseurs de l'Italie. Ses autres ouvrages : *Pensées sur l'Histoire d'Italie*; *De la Monarchie représentative*, œuvres posthumes, et les *Lettres de littérature et de politique*; *Abrégé d'Histoire d'Italie*; ses *Nouvelles*; ses *Fragments sur le Piémont*; son *Histoire d'Italie sous les Barbares* ont paru, ainsi que les précédents, dans l'édition Le Monnier, de Florence. Ses œuvres forment en tout 40 volumes.

BALBOA (Vasco Nuñez de), célèbre aventurier espagnol, né à Xérès en 1475, mort en 1517. Après avoir dissipé son patrimoine, il passa, comme beaucoup de ses compatriotes, dans le nouveau monde. Les Espagnols de la colonie de Sainte-Marie-du-Darien vivaient dans l'anarchie, lorsque Balboa parut au milieu d'eux. Sa réputation et sa force prodigieuse le firent choisir pour chef. Jugeant qu'il devait se trouver plus d'or dans l'intérieur des terres que sur la côte, il s'enfonça dans les montagnes. Là, soutenu par l'opiniâtreté de son caractère, poussé par l'insatiable cupidité de ses soldats, aidé par des meutes de ces dogues qui avaient si bien servi les Espagnols dans toutes leurs conquêtes, Balboa parvint enfin à égorger les habitants du Darien, à les disperser et à les soumettre. Dans une de ses courses, il accepta l'hospitalité d'un jeune cacique, qui combla de présents ses soldats. Les voyant se disputer pour se partager l'or qu'il leur abandonnait avec indifférence : « Pourquoi vous quereller pour si peu de chose? leur dit le chef sauvage; si c'est l'amour de ce métal qui vous fait troubler la tranquillité de nos contrées, je vous conduirai, en six semaines, sur les bords d'un autre océan (et il se tourna vers le sud), dans un pays où cet or, que vous recherchez avec tant d'ardeur, est si commun qu'il sert à fabriquer les plus vils ustensiles. » Balboa,

empressé de connaître un pays dont la découverte devait être si avantageuse, attendit avec impatience le moment favorable de commencer cette expédition. Ayant rassemblé environ 780 hommes, il partit le 1^{er} septembre 1513. Le but de l'expédition n'était qu'à environ soixante milles; mais il fallait gravir des montagnes si escarpées, franchir des rivières si larges, traverser des marais si profonds, pénétrer dans des forêts si épaisses, dissiper, gagner ou détruire tant de peuplades féroces, que ce ne fut qu'après vingt jours de marche que les hommes les plus accoutumés aux périls, aux fatigues et aux privations se trouvèrent au terme de leurs espérances. A la vue de la mer Pacifique, qui se perdait dans un horizon immense, Balboa, armé de toutes pièces, à la manière des anciens chevaliers, s'avança au milieu des flots, et, en présence de ses troupes et d'une foule d'Indiens attirés par ce spectacle, il prit possession de cet océan au nom du roi d'Espagne. Il soumit ensuite quelques caciques voisins et leva sur eux un tribut en perles, en métaux et en subsistances. Tous les témoignages se réunirent pour confirmer ce qui avait été dit d'abord de l'empire, qui fut appelé *Pérou*, et les aventuriers qui en méditaient la conquête retournèrent au Darien, où ils devaient rassembler les forces qu'exigeait une entreprise aussi difficile. Balboa était digne d'exécuter ce grand projet; mais par suite d'une intrigue de cour, Pedro Arias fut choisi pour le remplacer. Le nouveau commandant, également jaloux et cruel, fit arrêter son prédécesseur, ordonna qu'on instruisit son procès et lui fit trancher la tête. La mort de cet infortuné fit abandonner l'expédition qu'il avait projetée. Un cri général d'indignation s'éleva contre Pedro Arias, mais il avait en Espagne de puissants protecteurs; il conserva son rang, son autorité, et il obtint même de transporter la colonie de Santa-Maria à Panama, dont l'heureuse situation ouvrit aux Espagnols la conquête des vastes provinces qui bordent la mer du Sud.

BALBOA (Miguel Cavello), missionnaire espagnol, passa en Amérique en 1566 pour y prêcher l'Evangile, se fixa, en 1576, à Quito et, au milieu des labeurs de son apostolat, s'occupa de recherches sur les antiquités du Pérou. L'ouvrage où il a consigné le résultat de ses recherches est intitulé : *Miscellanea australia*; c'est un travail extrêmement curieux qui a été traduit en français sous le nom d'*Histoire du Pérou* (Paris, 1840).

BALBRIGGAN, ville et port d'Irlande, comté et à 30 kil. N. de Dublin, à l'embouchure du Delvan, sur la mer d'Irlande; 3,000 hab. — Fabrication active de mousselines brodées, bonneterie; commerce de grains; pêche du hareng.

BALBUENA (Bernard de), prélat et poète espagnol, né à Val-de-Penas en 1568, mort en 1627, à Porto-Rico, dont il était évêque. On a de lui plusieurs poèmes qui ne manquent pas de mérite : la *Grandeur mexicaine* (1604); *Bernardo ou la Victoire de Roncevaux* (1624), etc.

BALBUS (Lucius Cornelius), consul romain, né à Cadix, rendit quelques services dans la guerre contre Sertorius et reçut de Pompée le titre de citoyen romain, titre dans lequel il fut maintenu, grâce au plaidoyer que Cicéron prononça en sa faveur. (V. l'article suivant.) Dans la suite, il parvint au consulat et suivit le parti de César, après avoir vainement tenté de réconcilier ce dernier avec Pompée. — Son neveu, CORNELIUS BALBUS, également d'origine espagnole, bâtit auprès de l'ancienne Cadix une ville nouvelle, et, le premier des généraux romains d'origine étrangère, obtint les honneurs du triomphe, pour avoir vaincu les Garamantes, peuple d'Afrique.

Balbus (PLAIDOYER POUR L. CORNELIUS), discours de Cicéron. Une loi portée l'an de Rome 681, d'après un sénatus-consulte, reconnaissait citoyens romains tous ceux à qui Pompée avait accordé le droit de cité romaine, dans la province d'Espagne où il avait été envoyé contre Sertorius. Conformément à cette loi, Pompée accorda le droit de cité à L. Cornelius Balbus, citoyen distingué de Cadix, qui lui avait rendu des services. Un jaloux, compatriote de Balbus, lui contesta ce droit. Ses raisons se fondaient sur l'application précise de la loi Julia et même de la loi précitée. Les juges avaient à interpréter des termes de droit civil et de droit public d'où dépendait l'admission ou l'exclusion du nouveau citoyen.

Cicéron parla pour L. Cornelius Balbus, après le grand Pompée et M. Licinius Crassus. Le plaidoyer du grand orateur renferme un magnifique éloge de Pompée. En outre, il fait ressortir avec art toutes les circonstances, tous les services qui peuvent concilier à Balbus la sympathie de ses juges; ses qualités personnelles, ses relations avec d'illustres personnages, Pompée, César, etc. Le point de droit fait la base du discours. Le défenseur démontre fort longuement, par des preuves et des exemples, que l'interprétation de la loi est en faveur de Balbus. Mais si ces raisonnements sont spécieux, leur justesse rigoureuse paraîtra contestable à tout juriste pénétré des principes et des règles du droit romain. Les circonstances accessoires et secondaires établissent seules des titres favorables aux prétentions de